



à table !

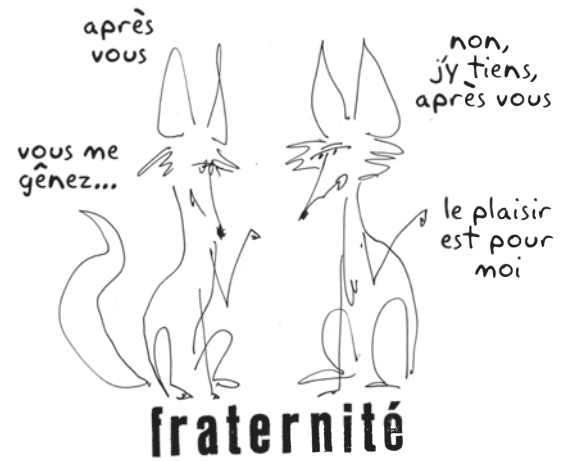
- Écoute ! Tu as entendu ?
- Euh... non. Quoi donc ?
- La salade. Tu n'as pas entendu la salade chanter ?
- Pas vraiment, non. J'ai trop la dalle pour entendre quoi que ce soit ! Tu es en train de délirer, mon vieux. On a intérêt à trouver vite quelque chose à manger.
- Mais enfin ! La salade ! Elle fait des bruits avec ses feuilles quand l'eau coule dessus ! Tu n'entends pas ? Elle chante !
- Arrête tes conneries ! Où vois-tu une salade ?
- Mais là ! Là, à côté des radis. Et les carottes, tu as vu les carottes ?
- C'est ça. Tu vas me passer le potager en revue ! Et les courgettes, les tomates, les melons... Et le petit caillou, là-bas, c'est un brocolis. J'ai compris. Accélère, on va jamais y arriver à ce train-là.
- Non non, attends ! On va cueillir les haricots, on va s'en faire une fricassée, avec un peu d'ail, tiens. Et puis du persil, y'a tout c'qu'il faut.
- Bon sang mais arrête ! Ça fait des jours qu'on marche dans ce désert, y'a que du sable et des cailloux ! Reprends-toi, oh ! On y est presque, allez marche !
- Mais pourquoi tu cours ?
- *Le bateau !* On a un bateau à prendre ! Tu te rappelles ? C'est notre dernière chance de partir d'ici ! On va la rater si tu continues à faire le singe.
- Un bateau ? Quel bateau ? Mais tu es fou ! Il n'y a pas de bateau dans le désert.

SATIÉTÉ TU ne m'auras pas

**LÈVE-TOI
ET MORDS !**



LORSQUE MARCEL VENAIT MANGER À LA MAISON, il voulait toujours faire une partie d'échecs avant le repas. Il prenait les noirs et moi les blancs et la transhumance des pions commençait. Mes pions blancs descendaient droit squatter les cases du plateau sud. Ma stratégie était de descendre tout le monde en même temps, histoire de noyer Marcel dans une nuée de pions qui déboulaient de partout (surtout en août). En général, ma stratégie échouait mais cela m'était égal. Ce qui m'importait vraiment c'était la bouffe qui suivait. Marcel, en ce qui le concernait, était plutôt du genre *winner*, question jeu en général. Son ascension vers mes cases blanches était une question de vie ou de mort, perdre aux échecs contre moi, c'était perdre l'honneur... et l'appétit. Lorsque stratégiquement tous ses pions noirs remontaient sur le plateau en compagnie du fou, de la tour et de la reine... c'était un ballet d'intelligence. Certains pions ne passaient jamais les frontières, d'autres trépassaient en G7. Dans tous les cas, le roi mourait et je me frottai la panse goulûment.



FILS DE BRUTES OPÉRA BOUFFE

Le drame se joue dans l'image plus bas.

Prologue : des écoliers traversent la scène, devant le rideau et de cour à jardin, sous la conduite de leur maître. Il lisent un dictionnaire et répètent en chœur :

« *SO-LI-DA-RI-TÉ-dépendance-réciproque-de-personnes-liées-par-une-responsabilité-et-des-intérêts-communs-CHA-RI-TÉ-attitude-ou-sentiment-de-générosité-envers-les-pauvres-manifesté-par-un-don-une-aumône.* »

Ils sortent. Leurs voix semblent s'éloigner, puis demeurent un murmure tout le temps du spectacle, comme un bourdon.

Le rideau se lève. Le plus riche boutiquier d'Europe et deuxième plus riche mondial entre en scène, un whisky à la main. Il lance, façon ténor joyeux et débonnaire : « Oui, je suis le plus grooooo / j'ai cent milliards d'Eurooooo ». Le chœur chante ses louanges (« cent milliards d'Eurooooo ») et les figurants se jettent à ses pieds. Le Roi et la Reine lui font une place dans leur lit, marque de grand mérite national en ce royaume.

À l'acte II, le comptable sort de l'ombre (basse) : « On médite de toooooo boutiquiiiiier / Déguis-eu ton cœur et maquill-eu ton ââââm-eu ». Le boutiquier, bon fils : « Mais ? ne faut-il paaaa / d'mander leur aviiiiis / à mère éthiqu-eu / et sœur Moral-eu ? ». Le comptable : « Couche avec l'uuuun-eu / sous les yeux de l'auuuutr-eu ». Le chœur s'écrit : « infâmiie / infâmiie ». Du plafond tombent des bons enveloppés dans des billets de 500 Euros. Le chœur se tait.

Acte III : le boutiquier pousse un chariot rempli de bouffe sous un pont désert. Il clame : « Je suis le plus booo / Je donn-eu mes Eurooooo ». « Les bons Euros / les bons Euros » reprend le chœur. « Les bons Euros / les bons Euros » enchaîne le directeur de publication du Monde (baryton). Les deux complices se donnent de grandes tapes dans le dos en faisant « Haha / haha / haha ».

Acte IV : sur la scène, le chariot sous le pont. La bouffe est pourrie. Personne. En coulisse, on entend le bourdon des écoliers, *ad libitum*, jusqu'au moment où le public commence à s'impatience - à peu près un quart d'heure, mais ça dépend des publics. Là, le bourdon se tait brusquement. Silence. De sous les décors, côté jardin, coule lentement le sang des écoliers à qui on a tranché deux pages de leur dictionnaire. Noir. Rideau.

en LISANT Le monde Le 27 JUIN 2008



exclusion generale !



touriste voyage migrant parcours

TOURISTE : L'an dernier, on a fait l'Égypte, cette année, on va faire la Croatie. Tableau de chasse. Mission accomplie. Le faire, c'est bien, le dire, c'est mieux. Pourtant, au sens premier, le touriste, c'est bien celui qui fait... le tour.

C'est le même tour qu'un groupe de renommée internationale qui s'arrête un soir (deux si c'est Londres) et repart le lendemain. Ce passage éclair doit être pour quelque chose dans la rapidité induite par un dérivé de ce mot, *turista*.

Faire le tour, comme dans l'expression faire le tour de la question. Tout vu, tout photographié, tout compris. Mais si je fais le tour, je ne rentre pas dedans, je reste à la frontière, au seuil, à la porte, non pas refoulé mais sans vouloir aller plus loin. Plus loin que la plage privée, que la jolie ruine derrière les grillages. Je tourne, je tourne des milliers d'heures de vacances carton-pâte, en qualité numérique.

migrant : Le migrant, ce n'est pas le migrateur, l'oiseau qui sait systématiquement (ou à peu de choses près) où il va se poser, s'installer et attendre les conditions idéales du retour. Parce qu'il sait qu'il pourra revenir, qu'il reviendra. « Nous nous sommes menti / Aucun de nous n'est retourné au pays » (L. Gaudé, *Les Sacrifiées*)

Utilisé sans préfixe, le mot a le mérite de rappeler que celui qui im-migre a aussi é-migré ; qu'il a quand même quitté un endroit auquel il était, d'une manière ou d'une autre, attaché ; qu'il a donc fallu, de gré ou de force, s'en détacher.

Et puis il y a ce -ant qui montre que l'action est en cours, sans cesse. Le migrant est toujours en partance, plus par nécessité que par envie. Le migrant a migré mais migrera encore, contraint.

voyage-errant : Contrairement à ce que prétendait le surnom de la chanteuse qui répétait ce mot en boucle en guise de refrain, le voyage ne se fait pas sans désir. Désir (qui lui aussi forme la jeunesse) non pas tellement d'arriver mais d'être « entre-deux » : le voyage lui-même mérite le voyage.

Et ce, malgré les connotations péjoratives que le mot a gardé quand on parle de « dernier voyage », de « fatigue du voyage » ou encore trop souvent de « gens du voyage », c'est-à-dire de nulle part aux yeux des « imbéciles heureux qui sont nés quelque part ». Au point que l'errant, primitivement celui qui voyage sans cesse, a été rapproché du sens de « celui qui se trompe, qui commet une erreur. »

Quant aux « voyous » (même racine que voyage), ces bandits des grands chemins, c'est le riche privilège des pensées qui vagabondent sans but qu'il faudrait leur envier.



Parcours : Le parcours est un droit. On ne parle pas ici de la liberté de circulation (« faire le tour », voir touriste). C'est le droit, depuis le Moyen-Âge, de faire paître ses bœufs dans de vaines pâtures (des prés non utilisés, pour être clair) avoisinantes.

Mais le sens le plus courant implique un trajet obligatoire d'un point à un autre, qu'il soit universitaire ou du combattant (Madame Valérie P. semble d'ailleurs vouloir associer les deux notions).

Le parcours, c'est aussi le chemin -balisé par des passeurs qui s'engraissent au passage- du Sud vers le Nord, parce que le ventre réclame ; ou du Nord vers le Sud, avec des « à voir absolument » folkloriques en diable.

Alors que penser de ceux qui affirment avoir « un parcours atypique » ? Qu'ils n'ont pas subi les mêmes contraintes mais qu'ils s'en sont faits imposer tout de même.

De là à penser qu'il faut les envoyer paître...

nomade

nomade : Les écoliers apprennent dans leurs manuels que le nomade est celui qui n'a pas d'habitation fixe. D'autres manuels le leur répètent quand ils deviennent collégiens. Adultes, ils trouvent confirmation dans le Larousse et le Robert.

Pourtant un nomade n'est pas un SDF. Son domicile, il l'emporte avec lui et, s'il se déplace, ce n'est pas parce qu'on le chasse, mais parce qu'il suit les pâtures dont a besoin son troupeau et qu'il partage (le grec *nemein*) avec d'autres. Le partage est la loi (*nomos*) du nomade. Dépouillé de l'accessoire, n'emportant que le suffisant, protégé par sa loi, le nomade est autonome.

Or les nomades, un peu partout dans le monde et par divers moyens plus ou moins futés, sont autoritairement sédentarisés

pour des raisons politiques de contrôle social. Beaucoup, incapables de se mouvoir dans un espace où la loi n'est pas celle du partage mais celle de la soustraction, en deviennent SDF. Ils rejoignent dans l'exil d'autres soustraits, d'origine sédentaire ceux-là. N'ayant plus rien à partager que les restes qu'on leur jette, ceux qui ne se déchirent pas apprennent ou ré-apprennent à être nomades pour survivre. Mais c'est pas Byzance. Quant à l'homme moderne, appareillé d'appendices ultra technologiques qui l'encombrent dans ses déplacements continuels et le ruinent dans tous les sens du terme, il n'a de nomade que la marque de son forfait téléphonique et la griffe de son baladeur, et ne partage rien d'autre avec ses congénères que sa peur de manquer, ce qui fait une loi assez mince pour réguler pacifiquement les relations sociales et accueillir le voisin. S'il lui prend, par considération soudaine pour sa dignité, de vouloir faire sécession en refusant de rester servile à ses dettes, il lui faut alors accepter de devenir autonomiste. C'est des coups à prendre le maquis. Mais, quoi, s'il s'agit de se mettre hors (*ex*) du chemin (*hodos*) pour fourbir avec d'autres un argumentaire convaincant, ça peut valoir le coup de participer à un **exode**.

Sous l'épave est la plage

Le barrage de Kainji est un barrage sur le fleuve Niger, dans l'ouest du Nigeria. Sa construction a débuté en 1962 pour une mise en eau en 1968. La retenue créée, le lac de Kainji, (1300 km²) a entraîné le déplacement de 55 000 personnes. Rien à voir avec le barrage des Trois Gorges (Chine) pour lequel ce chiffre monte à 1,2 millions d'habitants. Mais le Nigeria n'organise pas de grande fête du sport : faut savoir ce qu'on veut.

Parcours paysan

Alors que les révoltes de la faim grondent dans divers coins du globe... alors que les colères agricoles (concernant les subventions, les cours, la flambée du pétrole, la PAC, la mort des petits exploitants, les risques sanitaires, les OGM...) s'expriment de tonnerres bretons en orages de Millau... l'Égaré a, contre toute attente, rencontré en mai 2008 des paysans engagés, lucides mais HEUREUX !

En 1946 les actifs agricoles représentaient 36% de la population active. 40 ans de politique agricole commune dont le Plan Mansholt (1968), l'urbanisation et l'attrait des villes voient leur nombre décroître de décennie en décennie pour atteindre environ 4 % de la population active en 2008.

Sur les 640 000 agriculteurs actuels 320 000 sont adhérents à la FNSEA (54,9 % des suffrages aux dernières élections des chambres d'agriculture en février 2007). Ils sont majoritairement intégrés à des systèmes complexes, dépendants pour la commercialisation, les semences, la reproduction, l'achat de pesticides, des herbicides, des traitements sanitaires...

Au sein de cette minorité professionnelle, deux paysans, éleveurs, producteurs de lait, engagés dans la production biologique depuis 1998, syndiqués à la Confédération paysanne (150 000 adhérents ; 19,6 % des voix aux dernières élections des chambres d'agriculture), minorité des minorités, continuent leur lutte, jour après jour, 2 500 heures par an, sur le terrain.

Ils ont sorti leurs vaches pour qu'elles retrouvent l'herbe des prairies ; ils ont abandonné la culture du maïs ; ils veillent sur leur bêtes, leurs terres, leurs sols, leurs rivières (l'Hyrôme et le Layon) et leurs voisins parce que pour eux l'avenir est là... ils en sont certains !

Ainsi, au cœur du Maine-et-Loire, Olivier Cesbron et Jean-Claude Besnard dirigent en duo le GAEC du Kozon. Ils ne sont pas propriétaires de leurs terres. Ils les louent à un châtelain comme leurs parents avant eux. Leurs compagnes exercent un autre métier.

ce qu'ont semé nos pères...

Olivier est le petit frère d'Etienne Cesbron, le premier à avoir repris l'exploitation familiale en 1994. Olivier parle d'un système « classique » : 50 hectares pour 250 000 litres de lait par an, des vaches nourries au maïs fourrage, aux céréales et à l'herbe.

En rupture avec les générations précédentes, les parents ont peu transmis les principes agronomiques traditionnels à leurs enfants : équilibre entre les sols, les plantes et les animaux ; une bonne rotation des cultures ; l'utilisation du fumier et non du lisier ; cultiver les plantes adaptées au sol et au climat ; nourrir les herbivores avec... de l'herbe !

Olivier reconnaît cependant qu'ils lui ont transmis l'essentiel : l'amour de ce métier-là. Le père d'Olivier, aujourd'hui retraité, n'a pas fait les mêmes études que son fils. Lorsque les techniciens ont débarqué pour lui proposer

une nouvelle forme d'agriculture il n'a pas pu faire le poids. « Ils disent (les parents) qu'il y a des choses qu'ils ont fait à cette époque qu'ils n'auraient pas du faire, mais ils n'avaient pas de recul » ; « ils s'aperçoivent que les pratiques mises en place pendant 30 ans ont eu des conséquences » (Olivier).

« C'était leur époque, on leur a demandé de faire, ils ont fait » renchérit Jean-Claude.

On leur disait « on va nourrir la planète ! » (le même argument est utilisé aujourd'hui encore par les défenseurs de la culture d'organismes génétiquement modifiés – Ndlr).

Si Olivier a poursuivi, à sa façon, l'œuvre militante de son père, syndiqué aux « paysans travailleurs » dès 1970, les gestes et les techniques qu'ils utilisent aujourd'hui lui apparaissent plutôt comme l'héritage de ses grands-parents. La culture de légumineuses comme la luzerne et le trèfle qui avaient disparu du paysage en est un exemple, ainsi que le temps passé à être plus à l'écoute des bêtes et de la terre.

Olivier : « Nos grands-parents prenaient le temps d'aller voir ce qui se passait, évidemment les conditions économiques n'étaient pas les mêmes.

Jean-Claude : Autrefois nos grands-parents avaient 6 hectares, aujourd'hui ils nous en faut 60 pour nous en sortir.

L'Égaré : Si la taille des exploitations a augmenté, est-ce parce que vous avez plus de besoins que vos grands-parents ?

Olivier : Oui, c'est ça, et puis nos grands-parents avaient des débouchés plus locaux, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, même si l'on essaie de retrouver de la proximité. »

des vues sur l'ailleurs et des envies qui germent...

Dans la famille Cesbron, sur 11 enfants, deux seulement ont souhaité continuer le métier d'éleveur. Olivier sait très jeune qu'il sera paysan. Les pieds bien ancrés dans les terres de Chanzeaux, ses envies et son appétit d'apprendre le conduiront d'abord sous d'autres cieux. Très tôt également les techniques agricoles différentes l'attirent. Une première expérience chez des « maraîchers bio » lui donne envie de continuer à en savoir plus sur ce mode d'exploitation. « J'avais trouvé cela très intéressant. C'étaient des gens qui remettaient les choses en question. »

Au cours de son BTS à l'Ecole Supérieure d'Agriculture, Olivier effectue un stage chez un éleveur traditionnel, mais choisit, dans le cadre de son projet de stage, de « ramener plus d'herbe sur l'exploitation ». Ni l'agri-

culteur, ni l'école ne sont convaincus de la pertinence de cette orientation jugée peu rentable.

Loin d'être découragé, Olivier continue sur cette voie, persuadé qu'il faut expérimenter, mettre en place et prouver que ce mode d'agriculture est celui de l'avenir, écologique et rentable.

Il poursuit alors son initiation au Québec dans une exploitation dotée de nombreuses prairies, « un système proche de ceux de nos montagnes », précise-t-il.

Comme Olivier, Jean-Claude s'interroge dès les bancs de l'école sur l'agriculture conventionnelle. En BEP, il découvre des articles décrivant les expériences côtes-d'armoricaines d'André Pochon qui convertit dans les années 60 les trois-quarts de sa ferme en prairie, avec l'objectif de produire autant sur 9 hectares que ses voisins sur 25. Avec ce système et la plus petite exploitation de la commune, il devient le plus gros producteur de lait. Il prouvera ainsi la supériorité économique et technique des prairies à base de trèfle blanc sans engrais azotés, reconnaissance de l'INRA en prime. Il prouvera également que l'un des avantages de la prairie est d'améliorer la fertilité du sol lui-même. « Quand, trois ans après nos premiers semis d'herbe, nous retournions nos prairies pour y mettre des betteraves, la terre était devenue plus souple, plus facile à travailler ! La prairie avait fabriqué de la matière organique (les vers grouillaient sous le versoir de la charrue) et celle-ci profitait à la betterave qui poussait ensuite au moindre coût – avec moins d'engrais –, et même l'orge qui suivait en profitait encore (...) »¹.

Malgré le scepticisme du corps enseignant à qui il présente sa trouvaille, Jean-Claude continuera à se questionner au sujet de notre mode de vie, de notre façon de consommer et de produire.

des pistes à explorer... les militants chercheurs-éleveurs du civam

Le GAEC décroche l'appellation « bio » avec l'arrivée du certificat « Ecocert » en 1998... comme une forme de reconnaissance de tout l'engagement de l'équipe depuis plusieurs années !

11 ans plus tard nous leur avons demandé quelle définition il pouvait nous donner de leur vie d'exploitants agricoles, aujourd'hui, face aux défis environnementaux, énergétiques, ainsi que ceux de l'indépendance et de la sécurité alimentaire.

Ils se définissent avant toute chose comme

« paysans ». Pour eux il n'est pas question d'être simplement des « techniciens agricoles », des « exécutants », mais d'habiter un *pays*, de se situer dans une dynamique locale, de créer de l'activité localement, de faire un maillage paysager et social et de préserver le milieu.

Ils imaginent également leur fonction et leur rôle comme ceux de militants-chercheurs. Dans la lignée des CETA (Centre technique agricole dont le premier voit le jour en 1947 dans les Yvelines), ils créent un CIVAM (Centre d'initiative pour favoriser l'agriculture et le milieu rural). Il s'agit d'un ensemble d'éleveurs dont l'idée est de promouvoir des techniques nouvelles. Ils se réunissent les uns chez les autres afin d'analyser leurs exploitations, mettre en commun leurs réussites, leurs échecs, leurs expériences. Ils font également intervenir des techniciens extérieurs et organisent des formations. Le CIVAM du Maine-et-Loire a réfléchi sur différentes thématiques dont les énergies renouvelables, la place de l'homéopathie, l'ostéopathie, la phytothérapie pour les animaux. Leur but est de trouver des alternatives aux techniques et formations dispensées par la chambre d'agriculture. Actuellement, le CIVAM fédère 40 exploitants et interpellent les façons de faire des voisins :

Jean-Claude : « Quand on a démarré, ils nous ont dit « les gars vous en avez pour 4 ans. Dans 4 ans, vous n'êtes plus là ». Y'a un voisin qui m'a dit « de toute façon si dans 4 ans tu es encore là, moi je passe en bio ». Au bout de quatre ans, il était en train de construire un bâtiment pour installer deux robots de traite, alors je lui dis « tu te rappelles pas de ce que tu m'a dis ? », « ben ... les gars je vous respecte, mais c'est pas pour moi ». Moi je dirais que le respect, on est en train de le gagner maintenant. Ça fait 12 ans. Jusque là j'avais pas l'impression qu'on était respecté.

Olivier : C'est vrai qu'on évolue parmi des gens qui n'ont pas du tout les mêmes pratiques que nous.

Jean-Claude : C'est Round-Up et tout et tout !

L'Egaré : Est-ce que leurs pratiques ont une incidence pour vous ?

Jean-Claude : Nous, ce qui nous embête le plus, c'est qu'ils traitent sans prendre conscience des conséquences, ils savent que c'est un pur poison mais dans la tête y'a que ça qui marche, donc ils l'utilisent quand même. L'an dernier ils sont venus nous poser une question pour la première fois, ils nous ont demandé comment on faisait pour faire du foin !

L'Egaré : Ça veut dire que vos collègues paysans ne savent plus faire de l'agriculture s'ils ne savent pas faire du foin ?

Jean-Claude : Ça veut dire qu'ils ne font pas la même agriculture que nous. »

Ils savent tous les deux que leur engagement, leur lutte dans le collectif anti-OGM, leur intervention auprès des écoles est une petite goutte d'alternative dans une grosse machine productiviste et bien huilée.

L'avenir : cul de sac ou chemin de traverse ?

Nous les avons donc interrogés sur leur avenir. Se sentent-ils condamnés, sachant par exemple que la loi sur la culture des OGM a été votée au printemps et que la société Terrena n'a pas définitivement enterré le projet de laisser cultiver du maïs OGM dans le Maine-et-Loire ?

Olivier et Jean-Claude souhaitent continuer sur le chemin qu'ils se sont tracé bien que les aberrations du système restent très nombreuses : « Le maïs fourrage friand en eau, en place, en pesticide, est subventionné 230 à 300 euros l'hectare et aucune limite de place n'a été fixée. L'herbe pour sa part est subventionnée 68 euros l'hectare et la surface est plafonnée.

– Les inséminateurs regroupent leur campagne par souci de gain de temps et de rentabilité. Ils appellent cela les « regroupements de chaleur ». Jean-Claude explique que cette pratique exclue l'écoute particulière concernant la santé des animaux dont ils sont responsables. Récemment il a jugé qu'une de ses vaches était trop faible pour être de nouveau inséminée. Il a dû batailler contre le vétérinaire. « On sent qu'on n'est plus en phase avec eux parce que les critères ne sont pas les mêmes, on ne prend pas le temps pareil. » Cependant, le Kozon, toujours sans taureau (un projet de longue date) ne peut pas se passer d'un tel technicien.

– Actuellement si la demande des consommateurs souhaitant acheter directement chez les producteurs (produits fermiers et biologiques en général) augmentait, le système, tel qu'il est conçu ne permettrait pas de répondre à tous, d'autant plus que l'implantation de nouveaux agriculteurs n'est pas favorisée. »

Olivier et Jean-Claude expliquent ainsi que l'installation des nouveaux venus est difficile, en particulier pour ceux qui proposent des techniques innovantes. C'est la commission départementale d'orientation (CDO) qui valide ou non les projets d'implantation. Souvent les terres à attribuer sont confiées à des exploitations déjà existantes au lieu de

faciliter la venue de nouveaux arrivants. Pour Jean-Claude et Olivier un plus grand nombre d'éleveurs et d'agriculteurs sur de petites et moyennes exploitations permettraient de mieux répondre à la demande des clients et utilisateurs d'AMAP par exemple.

– Les écoles d'agriculture continuent de prôner envers et contre tout une agriculture traditionnelle, hyper subventionnée, irriguée, totalement « intégrée ». « ... Même en formation agricole, ils n'ont qu'un module bio qui dure 8 jours, sur une formation de deux ans » (Jean-Claude)

« En ce moment, on a un stagiaire qui est à l'école d'agriculture d'Angers en BTS (c'est également là qu'Olivier a fait ses études). Il a les mêmes profs, les mêmes options que moi avec les mêmes contenus. Aucune remise en question. » (Olivier)

Alors que faire ? Former ? Eduquer ? Semer...

« Au printemps, on a eu la visite d'une école (un lycée d'enseignement général) et ils faisaient la restitution de leur visite aujourd'hui. On y est allé. Il y a un groupe qui a travaillé sur la mortalité des abeilles. Ils ont pris conscience que ça provenait des produits de traitements et compagnie. Je leur dis : « c'est pas le tout d'en prendre conscience, maintenant il faut aller plus loin. Il faut faire remonter votre étude au Ministère de l'agriculture, faut y aller, faut dire « nous, les jeunes, on a pris conscience de cela ! »

Plus on sera nombreux à se mobiliser, plus là-haut ils vont se dire que mêmes les jeunes commencent à se poser des questions.

Alors les profs ont dit à Jean-Claude :

« Vous voulez en faire des rebelles de nos élèves !

– Ben oui ! Si on leur apprend pas à se mobiliser là, qui va leur apprendre ?... »

Pour prolonger cette balade d'égarés et découvrir, en images, Olivier, Etienne et Jean-Claude, nous vous recommandons un petit plongée dans le bel album d'Etienne Davodeau « Rural » (Delcourt, 2001), l'inspirateur de cette rencontre printanière.

(1) Les sillons de la colère, la malbouffe n'est pas une fatalité d'André Pochon, Éd. La Découverte.

Sous l'épave est la plage

Le 21 décembre 1968, alors qu'il est vice-président de la Commission Européenne, Sicco Mansholt alerte les Etats membres sur les risques de dysfonctionnement de la politique agricole commune (PAC). Il redoute en effet le déséquilibre auquel pourraient succomber certains marchés si la Communauté n'amputait pas d'au moins 5 millions d'hectares de terres fertiles la surface mise en culture. Il montre que le soutien illimité des productions ne peut être poursuivi sous peine de saturer les marchés et de provoquer des coûts exorbitants. Il lui semble à ce titre urgent de mener une politique de réduction du nombre des petites exploitations, afin de limiter la production globale.

Il s'agit d'accélérer l'exode agricole, de renoncer à un usage agricole intensif des terres les moins fertiles, et de faire évoluer les exploitations agricoles familiales vers un statut d'entreprise.

C'est de ces constats que naîtra, en 1972, le plan Mansholt.

TOUJOURS DISPONIBLES LES AVENTURES DE MICKAEL O'BRIAN

TOME II

MICKAEL O'BRIAN DANS : SELF-SERVICE

TOME I

MICKAEL O'BRIAN A L'ESTOMAC DANS LES TALONS

De l'extraordinaire épopée d'un jeune irlandais pris dans la tourmente de la Grande Famine

Mickael naît en 1835 dans une famille de métayers de 10 enfants. Il n'a pas treize ans lorsque la misère, l'exploitation des Landlords et An Gorta Mor* s'abattent sur l'Irlande.

En quelques mois les O'Brian sont décimés par la faim, la maladie et le désespoir. Fidèle à la promesse qu'il a faite à son père, l'adolescent embarque avec sa sœur cadette pour le Canada. Son

Mickael O'Brian sera-t-il un jour rassasié ? Docteur Knock avant l'heure, Mickael n'a de cesse de nous démontrer que tout bedonnant est un affamé en puissance.

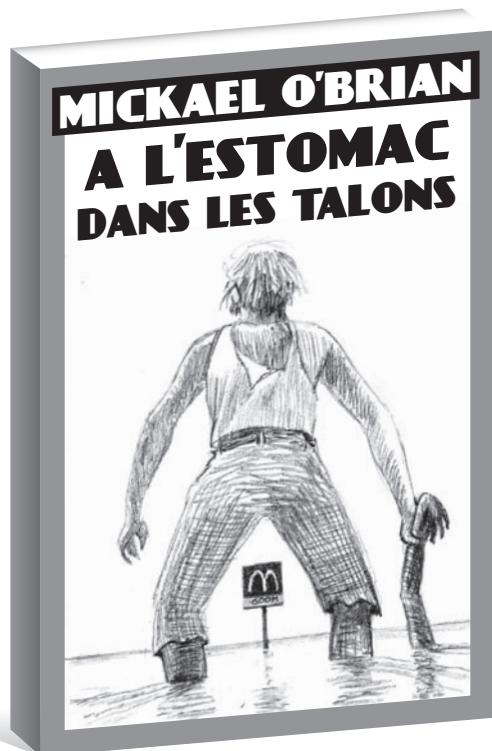
Quinze années passent. Quinze années de dur labeur pour faire de sa ferme un commerce fructueux, quinze années qui le verront également fonder et élever une famille avec l'austère (mais sérieuse) Amy.

Adieux veaux, vaches, cochons, couvées ; bonjour conserves de légumes, barquettes de viande et œufs calibrés ! L'avenir des siens assuré, Mickael O'Brian se consacre désormais à des projets d'une autre dimension : il faut développer l'agriculture,

foi s'engourdir dans la torpeur équatoriale entre achats d'enfants, baptêmes forcés et sermons stériles. Les noirs n'entendent rien à la parole du Christ.

Le découragement s'abat sur notre héros comme la maladie du sommeil sur ses brebis égarées. Il lui manque un *challenge*, un défi à sa hauteur, des réponses à ses questions.

C'est le roi des belges Leopold II, propriétaire exclusif du Congo qui, s'adressant aux missionnaires de la colonie, lui apporte la révélation : le paradis pour les blancs est ici et maintenant ! Faire croire aux indigènes le contraire, c'est s'assurer qu'ils ne profiteront pas des richesses dont regorge leur terre. Caoutchouc, ivoire, cacao, copal, ressources minières, les profits à venir sont prodigieux. Les missionnaires seront donc les précieux auxiliaires d'un empire colonial sans équivalent.

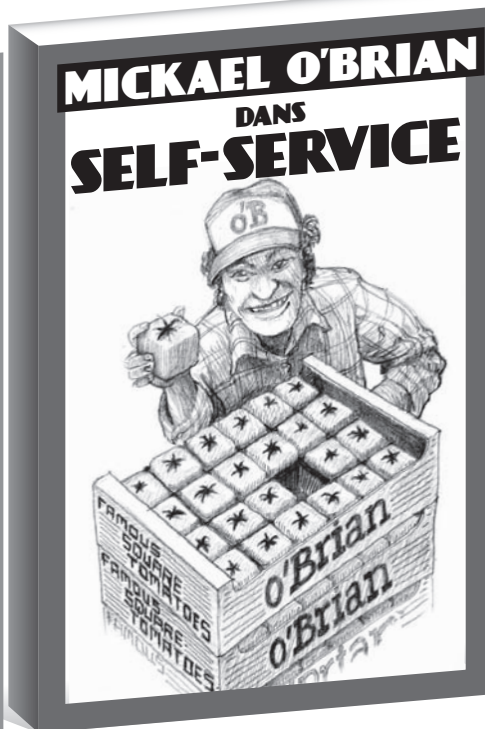


« bateau-cercueil » est le « Jeanie Johnston », un trois-mâts barque de 47 mètres. Hommes, femmes et enfants s'y entassent comme du bétail, s'accrochant à l'espoir d'une vie meilleure, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

Avec Onora, au cœur de la tempête, le jeune paysan découvre les premiers émois d'un amour naissant, mais la jeune irlandaise, emportée par le choléra, meurt dans ses bras sur l'Île de Grosse Île où ils sont en quarantaine, aux portes du nouveau monde.

Il transforme alors son désespoir en une immense colère, une viscérale révolte dans laquelle il n'aura de cesse de puiser sa survie et ses réussites futures.

« De sa plume océane, l'écrivain navigateur nous embarque ici dans les tumultes d'un pays ravagé et questionne en écho notre rapport à la survie, l'espoir et l'exil économique. Un sujet fort d'une actualité toujours renouvelée » (Lib des liv - avril 2008)



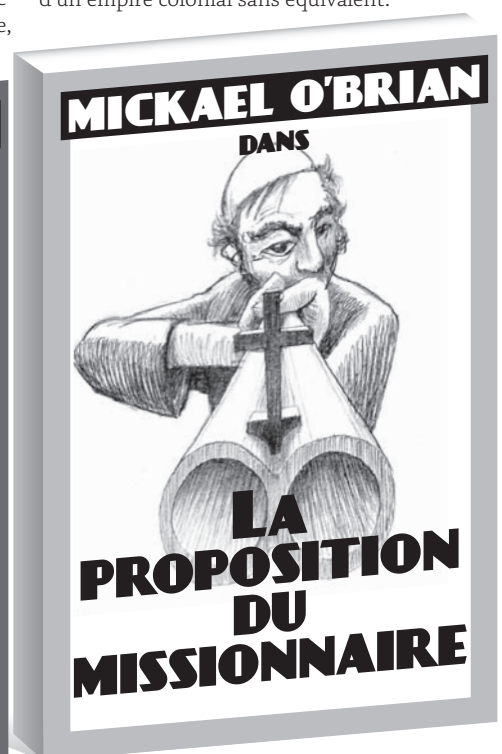
désentraver le commerce, construire des routes et des chemins de fer, former les travailleurs... tout doit être fait pour élever l'homme au rang de maître de la nature !

Assistez à l'irrésistible ascension de Mickael O'Brian. Président de l'union locale des commerçants, maire, chef de comté, demi-dieu local, il ne cessera de se battre pour la prospérité du pays et de ses habitants, avec une abnégation dont seuls font preuve ceux pour qui la vie s'apparente à une revanche.

TOME III

MICKAEL O'BRIAN DANS : LA PROPOSITION DU MISSIONNAIRE

Fin XIX^e, armé de sa bible et d'une bonne provision de quinine, le Père O'Brian attaque le sol congolais en soldat de Dieu, bien résolu à convertir le peuple noir à la vérité de l'Évangile. Las ! Une année s'est à peine écoulée sur sa mission des bords de l'Uélé et déjà le propagateur sent sa



O'Brian remplace sa bible par un registre de comptes et sa provision de quinine par des caisses de munitions, il passe maître dans l'art d'appliquer la chicotte, rappelant aux indigènes téméraires ou paresseux le respect dû au conquérant blanc.

TOME IV

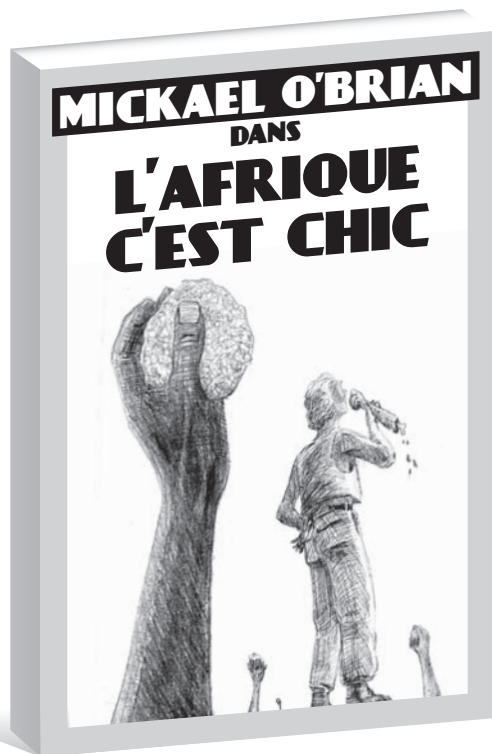
MICKAEL O'BRIAN DANS : L'AFRIQUE, C'EST CHIC.

« A nous deux, Safari ! » C'est par ces mots que commence ce nouvel opus des aventures de Mickael O'Brian.

Après avoir converti son prochain, il fait de même avec les ressources locales, converties en espèces sonnantes sans trop bûcher.

Considérant que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire, il dénie à ses frères de couleur, par son exemple, l'idée qu'en Afrique il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès. Ainsi, maître des sous-sols miniers, il acquiert notoriété et propriétés et réussit même, pour son propre compte, à multiplier par deux le PIB de la Zambie. Il est fier de pouvoir affirmer :

* la Grande Famine, 1845-1852.



« Ici, on ne parle pas de corruption mais d'arrangement entre amis : c'est une valeur essentielle sur ce continent, donc respectable au plus haut point ».

Notre héros s'élance donc vers l'avenir, avec l'idée de sortir de la répétition pour s'inventer un destin.

TOME V

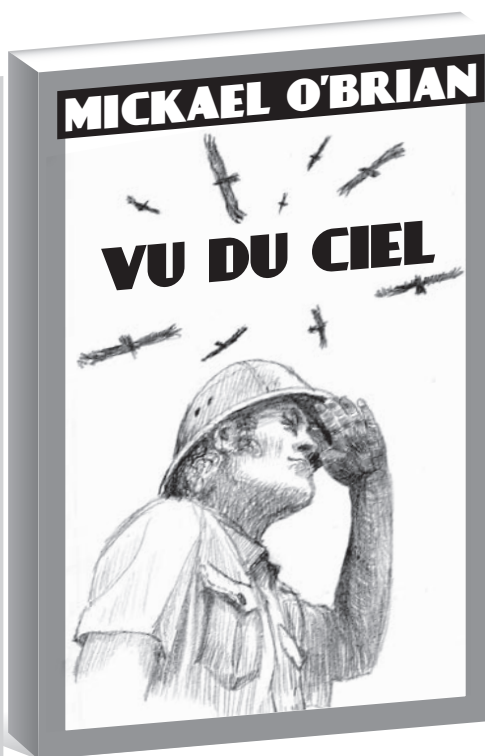
MICKAEL O'BRIAN VU DU CIEL

Illustré par les imageries de Yann Artus Bertrand

Après des années d'affairisme, Mickael O'Brian sent poindre en lui l'amertume du prédateur rassasié. Famine, guerre, corruption, destruction, pillage... est-ce donc tout ce qui restera de son passage ? Rien de positif ? Pourtant, l'Afrique est si merveilleuse... Faut-il laisser se perdre ses bijoux naturels ? Saisi d'une soudaine conscience morale, c'est pour la protection de l'environnement que notre héros s'enflamme désormais.

Le voici dans son domaine, 25 000 hectares de terres à l'état brut, acquises contre une ancienne dette que lui devait l'état Kenyan, écrin grandiose pour une clientèle internationale d'éco-touristes. Lodges luxueux, safaris 4x4 accompagnés d'un ranger, présence de la faune sauvage garantie par une clôture continue, golf 18 trous, population locale docile et serviable, et mille autres surprises merveilleuses pour de l'émotion, du frisson et du confort.

Au cœur des paysages magiques de sa réserve privée de Mobaka, laissez-vous emporter par le souffle romanesque des nouvelles aventures de Mickael O'Brian ! Approchez au plus près les *Big Five*, les animaux les plus craints par le chasseur : le lion, le léopard, le buffle, l'éléphant, le rhinocéros... Savourez la nappe blanche de ces dîners de brousse que servent des indigènes parfaitement domestiqués... Admirez depuis la piscine le spectacle du couchant sur le fleuve, et laissez-vous toucher par la philosophie du moment : l'homme blanc trouvera-t-il la rédemption dans le tourisme vert ?



TOME VI

MICKAEL O'BRIAN SORT DE SA RÉSERVE

Vous avez aimé l'ascension de Mickael O'Brian ? Et bien tombez avec lui, maintenant.

La politique africaine est à ce point versatile que l'humiliation change de camp au premier coup de fusil et, lui qui fuyait autrefois l'Irlande parce qu'il y était pauvre, fuit à présent l'Afrique parce qu'il y est puissant. Pitoyable héros ! Voici ton sort : consacrer ta vie à te libérer de l'oppression en devenant toi-même l'opresseur, pour l'achever dans l'infamie d'être celui que l'on chasse.



Volé, battu, humilié, traqué, Mickael O'Brian s'enfuit à travers une nature soudainement hostile à celui qui se découvre démuné et seul. Mais peut-être est-ce là qu'il retrouvera sa dignité, lorsque son minable exode rejoindra les cohortes d'autres exodes, plaies massives creusant leur sillon dans les plaines d'Afrique, irriguées du seul sang ruisselant des charniers.

Là, dans les yeux à l'agonie de ceux qui ont la mort au ventre, lui apparaîtra le souvenir d'Onora, l'ancien amour fauché par la misère, venue lui rapporter ce que sa rage d'alors lui avait fait perdre : la compassion.

À la fois tourmenté et enthousiasmé par la nouvelle cause qu'il épouse désormais, Mickael O'Brian saura-t-il être meilleur dans la peau de... *Mickael N'B'ian* ?

VIENT DE PARAÎTRE

TOME VII

MICKAEL N'B'IAN AU PAYS DES DROITS DE L'HOMME

Préfacé par Brice Hortefeux

Du fond de leur barcasse, entassés quasi nus, vivants tout juste, 45 africains scrutent l'horizon. Le jour se lève : bientôt devraient apparaître les côtes de Lampedusa, porte de l'Europe, tragique rêve des pauvres.

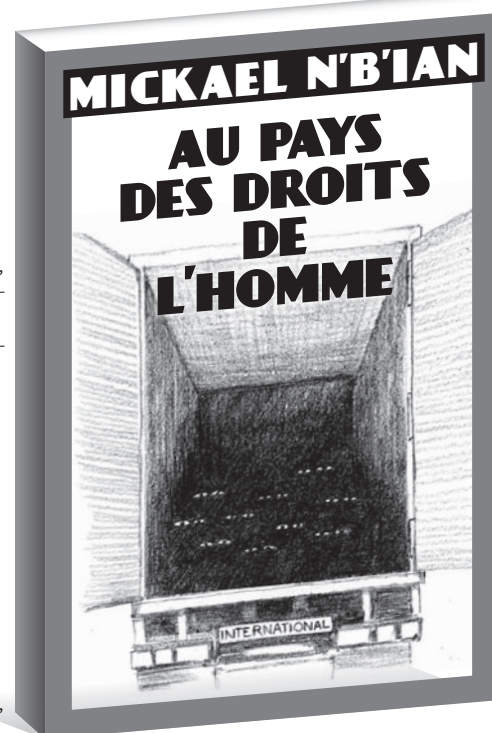
Dans le ciel tournent les avions de la Frontex, dont les pilotes parient entre eux sur la hauteur des vagues que pourrait produire l'orage annoncé.

Parmi ces corps gorgés de peur, Mickael N'B'ian guette sa survie.

Il sait la forteresse qui l'attend imprenable. Mais il sait aussi que la faim de ses compagnons est *inélucltable*.

Sauront-ils abattre les défenses de l'Empire ?

Vous ne le découvrirez qu'à la dernière ligne de cette épilogue aux aventures de Mickael N'B'ian, l'homme dont le nom est un récit.



gagner Le nord

Nantes, le 4 juin, une terrasse de café sur le cours des 50 otages. Les passants défilent, la circulation pétarade, pas un piaf pour égayer l'endroit d'un sifflet. Mais du soleil, quand même, avec quelques passages nuageux. MB, tout en répondant à mes questions avec le sourire, ne cesse de regarder autour de lui.

« **B**en, je suis à la terrasse d'un café mais franchement j'ai la peur au ventre ! J'ai la peur au ventre d'être arrêté à n'importe quel moment, je suis à la terrasse mais c'est pas garanti que je reste les 15 prochaines minutes. Peut-être la police va débarquer, elle va demander les papiers... Toujours je pense aux policiers, je me déplace, j'essaie d'être discret le plus possible, vous voyez ? »

Il avait 24 ans quand il a débarqué à Marseille. Le 18 juillet 2004, il a quitté la Tunisie, équipé d'un simple visa touristique de 10 jours.

– Je suis venu pour du travail, c'était le premier but, et après le travail, s'il y avait moyen de continuer les études, j'en aurais fait, mais y'a pas moyen pour moi ici. Avant de venir en France, en mai 2004, j'ai fait une demande d'inscription à la faculté d'Angers. En Tunisie j'étais étudiant, j'ai fait littérature et langue française. Moi, mon programme dès le début, lorsque j'ai eu le bac, c'était de continuer les études ici. Mais je n'avais pas les moyens, ils demandent de l'argent, et puis il en faut aussi pour l'hébergement. Alors j'ai essayé l'autre chose : avoir un visa touristique. Mais lorsque je suis venu ici ils m'ont dit tu peux pas, il faut que tu fasses ça en Tunisie mais pas ici en France.

– Est-ce que tu regrettes d'être parti ?

– Non je ne regrette pas, non non, parce que moi j'ai l'espoir d'avoir les papiers et tout.

– Tu ne retournerais pas en Tunisie ?

– Non, je peux pas retourner embarqué dans un avion et tout, menotté, non jamais.

– Même librement, de ta propre volonté ?

– S'il y a ma volonté c'est autre chose, mais franchement, je vais te dire, cette volonté là elle va pas venir, il n'y aura pas cette volonté.

Karim nous salue, MB l'invite à s'asseoir à notre table. Karim aussi est arrivé en France comme touriste, mais d'Algérie. Après deux ans de clandestinité, « c'est la chance, ou le destin, » qui lui fera rencontrer la française avec qui il se marie, après une petite enquête de la mairie qui tient à vérifier que ce mariage mixte n'est pas un mariage blanc. « Mais ça, c'est normal », dit Karim. S'en suit l'obtention

Aéroport de Roissy. Un étranger en situation



d'un titre de séjour pour 10 ans. C'était en 2003. « Et puis voilà, et maintenant j'ai une fille de 4 ans, ma femme travaille, on travaille tous les deux ». Sa fille est franco-algérienne, Karim a le droit d'avoir la nationalité française, « mais j'ai pas fait la demande, je suis pas venu pour une double nationalité, je me sens bien, je suis algérien, et ici c'est ma famille. »

MB, sa famille, elle n'est pas ici. Elle est restée en Tunisie. Parents, frères, sœurs, oncles, tantes, « ... tout le monde, quoi ». Et tout ce monde communique par téléphone et internet. Depuis le début, la famille toute entière reste associée à l'aventure.

– Je suis parti dire la décision à mes parents, me dit MB, ils ont accepté et tout. Si eux ils n'acceptent pas, je ne viens pas ici.

– Si les parents avaient dit non, tu ne serais pas parti ?

– Ah non, je ne peux pas partir si mon père il me dit non, je peux pas, je peux pas.

– Même étant adulte ? »

Karim intervient : « C'est autre chose, ça n'a rien à voir avec être adulte. C'est l'éducation.

– Oui, à l'intérieur de moi je peux pas. Moi, il faut que mon père et ma mère ils soient d'accord pour ça.

– C'est le respect du aux parents ?

– Oui, c'est ça. »

Karim : « C'est musulman, ça.

– C'est partagé par tout le monde ? »

Karim : « C'est partagé par les musulmans en général. »

MB apporte une nuance : « En général, mais il y a des gens parfois qui partent sans l'autorisation de la famille, il y a des gens qui partent comme ça, mais c'est vrai que les gens en général aiment avoir l'autorisation des parents. Et puis les oncles, mes frères, les amis, même mes amis, j'ai parlé avec eux, ils m'ont dit allez vas-y.

– Et personne n'a dit tu prends des risques, tu vas avoir que des problèmes ?

– Hééé... Il y a le risque... Il y a le risque... J'ai pris ce risque-là, je savais que 10 jours c'était insuffisant, que je serai sans papier et tout, mais j'avais des projets, je me disais que je trouverai une solution pour clarifier ma situation. »

Karim : « En partant on le sait. J'ai été clandestin pendant 2 ans, ça a été un passage.

– Tout le monde sait ça, tout le monde. C'est un passage obligé. Mais avant c'était plus humain, il n'y avait pas ces contrôles-là, cette chasse à l'homme. »

Karim : « Depuis que Sarkozy est arrivé, on parle que de renforcer la sécurité. Mais je ne sais pas à quoi ça sert, cette sécurité... On est un danger, c'est ça ?

– Parce qu'on est étranger. Mais je représente aucun danger. Je ne sais pas ce que je représente pour les gens. Moi je viens ici pour trouver un travail, pour fonder une famille, payer mes impôts et tout, je représente pas de danger. Eux je pense qu'ils ont peur que l'étranger prennent le travail des français. »

Karim, comme frappé par une révélation :

« C'est vrai ça : ils ont peur de quoi !? Ils ont

peur parce que c'est des racistes, c'est tout, pas plus.

– Comment depuis vos pays perçoit-on la France ?

– Surtout avec la montée de Sarkozy, les gens ont des idées noires sur l'accueil en France. Ils disent que c'est pas bien, parfois jusqu'à dire que les français sont devenus racistes, qu'ils ne veulent pas accueillir les étrangers. Dès que Sarkozy a eu le pouvoir, la vision a un peu changé. Avant, quand quelqu'un partait, il ne pensait pas à la politique de l'immigration, l'essentiel pour lui c'était d'arriver à quitter son pays pour la France. Maintenant les gens y pensent, ils disent il y a ça, il y a ça, il y a une nouvelle loi et tout... Avec Internet tout le monde sait ce que ça veut dire l'accueil ici en France, vous voyez ? »

J'insiste : « Mais on part quand même.

– Écoute, tous les gens là-bas, si tu parles avec quelqu'un, ils te disent : moi je préfère vivre en France, dehors, clandestinement, que vivre en Tunisie ou en Algérie. Tu peux pas gagner ta vie. Lorsqu'on était jeunes, on avait des projets, on voulait réaliser beaucoup de choses, mais avec ce que tu vas devenir, avec le travail que tu vas avoir tu peux pas... juste pour vivre... juste pour vivre... tu peux pas acheter une maison, tu peux pas te marier, tu peux pas nourrir ta famille, si tu as besoin de beaucoup de choses tu peux pas le faire, c'est pour cela. Et maintenant la vie coûte cher, vous voyez, avec tout ce qu'il se passe dans le monde, la vie coûte cher, ils y arrivent pas les gens, là-bas, ils y arrivent pas. Même chez nous, là où j'habite, il y avait des grèves, des manifestations pour le travail et tout, il y avait des affrontements avec la police, il y avait même des morts. »

Karim : « Moi je ne sais pas s'il y en a beaucoup qui pensent à partir. Mais c'est vrai, il y a des critiques, on n'est pas bien. Dans ton propre pays, tu peux pas travailler, même si t'as un bac plus 10 ! T'as pas de social, t'as pas de moyens de transports, rien. Soit-disant on a du pétrole et tout, mais ça part où ? On a quelques généraux qui partagent l'argent, c'est ça ? Et le peuple ? On a envie de partir, on a envie de tout faire... Moi, ce que j'ai à dire, c'est que mon pays c'est là où je me sens bien, c'est ça un pays pour moi, bien organisé, où on s'occupe des autres, c'est ça. Si on avait été bien dans notre pays, on ne serait pas parti ! »

Je veux les faire rigoler : « Chômage, misère, répression, c'est comme en France quoi ! »

Ça marche. Ils se bidonnent en chœur : « Non ! Là-bas c'est pire ! C'est pire ! »

Pour une population active de 3,6 millions en Tunisie et d'un peu plus de 8 millions en Algérie, le taux de chômage évolue dans les deux cas autour de 14 %. Amnesty International fait état pour ces deux pays de violations des droits humains, de restrictions sur la liberté d'expression et d'association, de l'existence de prisonniers d'opinion, de procès inéquitables, d'actes de tortures.

Donc, on part. Mais comment vit-on, alors ?

« Je vis de ce que je gagne si je travaille un

peu, je mange, sinon je suis avec les amis, parfois ils m'aident, j'arrive à me débrouiller. Pour me loger je vis chez des amis à gauche à droite.

– Quand tu es arrivé tu avais déjà des amis ?

– Oui, j'avais quelqu'un qui m'attendait ici, je n'ai pas eu de difficulté pour me loger, j'avais des gens que je connais depuis l'enfance. Mais il y a d'autres gens qui dorment dehors ou au 115.

– Comment gagnes-tu ton argent ?

– En Tunisie, j'ai fait un peu de peinture, alors j'arrive à travailler quelques jours dans le mois en peinture, mais au noir.

– Avec des entreprises françaises ?

– Non avec des artisans arabes (rires). Eux ils préfèrent travailler au noir, c'est sûr. Ils gagnent plus, quoi, ils paient pas les impôts, ils paient rien. Ils profitent.

– Est-ce que l'argent que tu gagnes en ce moment tu l'envoies à ta famille ?

on parle que de renforcer la sécurité. mais je ne sais pas à quoi ça sert, cette sécurité... on est un danger, c'est ça ?

– Si j'arrive à avoir un peu de sous de côté je l'envoie, mais si je peux pas... Mais, franchement, mon père là bas, il n'a pas vraiment besoin que je lui envoie de l'argent, heureusement. Il y a des gens pires que moi, ils sont obligés d'envoyer de l'argent chaque mois. Et si j'en envoie, c'est pas pour mon père, j'envoie pour mon petit frère, pour acheter des vêtements, des choses comme ça. Dans mon pays, financièrement, on est « moyens », heureusement. Mais la plupart des gens qui sont ici ils ne sont pas dans le même cas que moi.

– L'avenir ?

– Maintenant je suis en France mais peut-être, peut-être, je vais changer de pays. Ici, c'est plus un pays pour les étrangers, c'est un pays pour les français de souche (rires). Avant de venir en France, j'aimais ce pays, son histoire, j'ai étudié la littérature, et lorsque je suis venu j'ai pris deux mois de prison. Ah la la ! tout est tombé dans l'eau ! L'image de la France elle est dégradée ! Je n'ai pas l'intention de rester ici le plus longtemps possible, je veux améliorer ma situation, mais c'est pas forcément en France. Les clandestins ici ils vivent des situations graves, ah la la, il y a des contrôles partout, dans les chantiers, dans la rue, sur la route, partout des contrôles.

– Dans quel pays irais-tu ?

– L'Angleterre, j'adore l'Angleterre ! J'ai l'idée qui me traverse souvent de partir d'ici, d'aller en Belgique, jusqu'aux pays scandinaves, pourquoi pas...

– Ça va être pareil.

– Non, je pense que le seul pays où il y a tant de contrôles, c'est la France. J'avais des amis en Belgique, ils m'ont dit : le policier, tu le vois même pas, sauf si tu as fait quelque chose. Mais si tu marches dans la rue, jamais un policier te demande des papiers.

– Tu as déjà été arrêté ?

– Je suis passé au centre de rétention deux fois déjà. Je me suis fait arrêté dans un contrôle banal, dans la rue, ils m'ont demandé les papiers, j'en avais pas. Ils m'ont amené au commissariat. J'ai donné une fausse identité, j'ai dit que j'étais égyptien. Ils ont insisté, ils m'ont passé devant le consul d'Égypte, le consul a dit que je n'étais pas égyptien, alors ils m'ont enfermé au centre de rétention. Je suis passé devant le juge qui m'a donné deux mois de prison. Quand je suis sorti, j'ai encore passé un mois au centre de rétention. Pour sortir, je me suis coupé les bras (il remonte sa manche pour me montrer deux larges cicatrices en travers des biceps), pour aller à l'hôpital. Ils m'ont soigné et après je suis retourné au centre. Ils m'ont libéré ; le préfet, ou je sais pas qui, a décidé de me libérer parce que je me suis coupé les veines. Tout ça pour rester ici... »

Karim évoque le cas d'un clandestin qui s'est suicidé à la maison d'arrêt de Rennes : « Pour moi il a préféré mourir que retourner dans son pays, ça prouve la gravité des choses. »

MB regarde dans la vague, puis hausse les épaules : « On a pas de bol à la fin. »

Karim : « C'est pas facile, il faut accepter la vie comme elle est, faut pas perdre l'espoir.

– Ça manque la Tunisie ?

– Grave, oui, j'ai la nostalgie. »

Karim : « Y'a que mes parents qui me manquent, et mes proches. Pour le reste, j'ai la haine quand je vois ce que le système algérien fait, ce qu'ils peuvent faire à ce peuple... Il y a des choses qui nous ont poussé à partir, mais c'est pas normal de vivre étranger. »

J'évoque un souvenir personnel, un souvenir d'enfance : « Quand j'étais petit, je suis allé à la voile en Tunisie, avec mes parents. Je suis arrivé par la mer, à l'aube, à Bizerte. »

Karim : « Sans visa sans rien ? !

– Ben non, on était touristes.

– Tu imagines l'inverse ? ! »

Propos recueillis par L'Égaré, juin 2008

Sous l'épave est la plage

29 juillet 1968 : signature d'une lettre-circulaire supprimant la procédure de régularisation pour les travailleurs non qualifiés. Cette procédure reste admise pour l'immigration des familles, des Portugais, des employés de maison et de certains travailleurs qualifiés. L'accord franco-algérien de décembre 1968 introduit un contingentement de travailleurs algériens en France. Brice vient d'avoir 10 ans, mais il n'est pas concerné par le décret.

L'arôme en grèce, La graisse à rome

Des milliers de lecteurs nous écrivent pour réclamer encore le regard de l'Antiquité sur le thème du jour. Nouvel abonné, tu n'arrives pas comme un cheveu sur la soupe. Y'a de la place au banquet et pas d'étiquette particulière à respecter.

Je crois que ça va être possible

« Dès qu'ils eurent vu les étrangers, ils vinrent tous à eux, les accueillant du geste, et ils les firent asseoir. Et Nestôr leur offrit des portions d'entrailles, versa du vin dans une coupe d'or et dit :

– Maintenant, nous pouvons demander qui sont nos hôtes, puisqu'ils sont rassasiés de nourriture. Naviguez-vous pour quelque commerce ou bien à l'aventure, comme des pirates qui portent le malheur ? » (Homère, *Odyssée*, III)

Dans ce cas-là, pas question d'immigration choisie. Ni subie, d'ailleurs. On accueille l'Autre, d'abord, même s'il s'agit de la pire espèce qui soit. Sans question préalable. En tant qu'autre soi-même, même si on a pris le risque que ce soit un « pirate ». On est loin du physionomiste contemporain à l'entrée de certains endroits bien famés – connu aussi sous le nom de videur... – ou, moins hypocrite mais tout aussi inacceptable, de la générosité sélective hier (« si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas manger non plus. » 2^e lettre de Saint Paul aux Thessaloniciens) comme aujourd'hui (l'association Soudarietâ proposait des soupes au porc pour n'être utile qu'aux SDF bien français...)

Ventre affamé peut avoir de l'oreille.

Le banquet, c'est surtout l'occasion de causer, plus que de se remplir la panse. C'est l'occasion de découvrir l'Autre (... et aujourd'hui encore : voir *Pas de côté, repas de quartier*, l'Égaré n°4) : son parcours jusque là, son histoire, ses histoires : c'est l'époque où des chanteurs, les aèdes, ancêtres des troubadours du Moyen-Âge, agrémentent les repas en racontant les exploits ou les amours héroïques.

Et c'est seulement une fois l'instinct et l'imagination rassasiés qu'a lieu le symposium, littéralement le « boire ensemble », moment qui permet la conversation.

À table, affable.

« Quand Socrate eut dîné et les autres avec lui, on s'ap-
prêta à boire. [L'un des convives dit alors :] Puisqu'il
est entendu que chacun boira sans obligation, nous
passerons en discours la réunion d'aujourd'hui. »
(Platon, *Le Banquet*).

On fixe ensemble un thème et chacun, à son tour, exprime son point de vue.

Du café philo, sans café, bien sûr, sans bobo non plus.

Dans Le Banquet, y'a à boire et à manger.

Rien à voir donc avec les orgies décrites par Pétrone et reprises par Fellini : dans *Le Satirycon*, Trimalchion fait défiler devant ses invités une ribambelle de plats, exotiques en diable, plus pour les épater que pour les empâter : la bouffe devient esbroufe (« Le plus gros mangeur d'huîtres du monde a de nouveau battu son propre record » la presse, 13/04/08). On n'apprécie plus l'Étranger, fusse par ses spécialités, on admire la fortune de celui qui se permet de faire farcir des cous de girafes venus du bout du monde.

Plus grave quand on comprend que c'est la fin (et non plus la faim) qui justifie ses moyens, dans une société romaine d'abondance. Bien plus tard, en écho, c'est le scandale à Cannes en 1973 avec *La Grande Bouffe* de Ferrerri, où quatre amis décident d'en finir en s'empiffrant jusqu'à n'en plus pouvoir. À l'image de nos civilisations repues, prêtes à éclater (« Je veux tout » dit un personnage du film des Monthy Python, *Le sens de la vie*, avant d'exploser) qui recherchent le buffet à volonté, le bouffer sans volonté, trop heureuses de ne plus parler la bouche pleine.

L'estomac politique

Retour sur le parcours exemplaire d'un qui n'a pas sa langue dans sa poche, notamment par manque de place.

D'abord grand producteur de vin français, il a été le premier, inconnu, à faire vider les bouteilles de Bordeaux dans les caniveaux de New-York. C'est toujours lui qu'on interrogeait sur les résultats dramatiques pour nos exportations des discours pacifistes de ces politiques inconscients. Il réclamait donc des indemnités conséquentes.

Installé ensuite dans l'agro-alimentaire américain à Riyad, il a lancé le Mecca Cola avant de faire afficher « No Danish food » sur toutes les boutiques locales. Avec sa fausse barbe, qui aurait pu reconnaître le paisible mais soucieux PDG invité sur tous les plateaux ? Il appelait alors, avec conviction, au réveil de la conscience occidentale contre le fanatisme et la barbarie.

Récemment, il a appelé de manière anonyme au boycott des magasins français en Chine après avoir vendu ses actions Carrefour, acheté du Wal-Mart en pagaille et écrit une tribune co-signée par RSF (Reporters sans frontière) dans un grand quotidien parisien.

Cela aurait fait plaisir à son oncle qui avait réussi en Afrique du Sud, cet autre marché noir, comme il disait ironiquement, en hommage à son père, injustement fusillé en 44.

un promeneur à La géothèque

Nous partirons du principe que ce promeneur se nomme Marcel.

Marcel, donc, est cool. Il circule en biclown. Marcel est sans sac à dos, il porte une sacoche. Sans valise, il n'a pas de train à prendre mais il est ponctuel.

C'est l'heure de sa pause. Il est midi 20.

Marcel descend de vélo et passe la porte de la librairie. Il prend une grande respiration parce que ça sent bon là-dedans, ça sent l'indescriptible présence des fantasmes du voyage, les sables, les mers du Sud... ça sent la moquette mouillée.

Il pleut.

Marcel traîne son regard sur la table des nouveautés, les mains calées dans le dos, le sac en bandoulière. Très vite ses yeux décollent des beaux livres et l'oreille se tend.

Un jeune couple farfouille dans un tas de guides sur le Vietnam. Marcel s'approche :

– Vous cherchez ?... (il se mord timidement l'intérieur des joues) Vous partez quand ?

– On ne sait pas encore. Les valises sont prêtes, on attend un vol, un billet pas trop cher.

– Vous connaissez le Vietnam ? demande la jeune fille.

– Voilà un pays splendide qui a la forme d'un dragon, ce qui est très bon signe en Extrême-Orient. Là tout n'est que rizières noyées sous le soleil, haies de bambous et chapeaux coniques. Guide du routard, décembre 2007, Paris, récite studieusement Marcel. Quand je regarde ce globe, continue-t-il, lyrique, faisant rouler sous ses doigts le plastique bleue d'une terre fichée sur son axe, c'est cette courbe-là qui m'émeut le plus. » Il trace sous ses ongles le contour d'une baie.

La jeune fille est dubitative.

Sylvie est sortie de sa réserve. Elle lui adresse un petit bonjour de la tête. Marcel n'est pas un client ; Marcel est une habitude. Il entre à midi 20, tout est normal ; il n'entre pas, le cycle du jour est un peu dérégulé.

Un jour, plongé dans les cartes IGN du Maine-et-Loire, l'autre jour dans les massifs de corail ; le mardi à écouter monsieur Klein et ses trekkings ; le jeudi Philomène et ses rêves de voyage bio-éthique-équitable et 100% coton avec son amoureux new-yorkais.

« Allez Marcel, je vous offre une carte d'Italie et vous m'promettez d'y mettre les pieds avant juillet ! »

Sylvie le taquine.

Il peut lui réciter Carthage ou Rome si elle veut :

« Opulente et chaotique, antique et exaltée, romantique et étincelante, la capitale italienne cultive ses charmes avec un naturel incomparable, Guide vert, Michelin, février 2008 ».

La libraire sourit et Marcel la salue par un baise main. Il sort et remonte à vélo. Il pleut.

Amphore humaine, il continue d'ingurgiter le monde tel que d'autres l'ont vu, se nourrir de l'ailleurs sans le coloniser.

VIVRE

les jours
les heures
les secondes

TIC TAC TIC TAC

voilà le circuit qui s'impose à toi :

vaccine ton chat
désinfecte les objets qu'il lécha
garantis, garantis tes achats

VIVRE

VIVRE est-ce ça ?

oubliée la recherche d'une cohérence,
chemin unique :
j'ai préféré l'imprévu des co-errances

VIVRE à deux, cinq ou à trois ?
pendant le temps, les jours,
où l'on se supportera...
et peut-être que l'on pensera à

V I V R E

A I M E R

les chemins de raison
l'incertitude de nos relations

POUR RÉUSSIR UNE BONNE GUERRE (en FORMULE OU à LA CARTE)

Cuistot à Poléma. Un jour, à une terrasse, j'entend ça :

« Ce qu'il nous faudrait, c'est une bonne guerre !

– Quand c'est bien préparé, c'est fantastique. Je connais un endroit fameux dans la Somme... »
Moi aussi, je voulais que mon bistrot soit réputé : je mis au point mon plan de bataille.

Tout d'abord, j'ai contacté un bon boucher, pour ne pas rater le coup de feu de midi. J'ai ensuite réuni avec lui les ingrédients nécessaires : une série de boyaux, des pigeons en nombre, de la chair à canon et de la moutarde en bonbonne. « Et si vous voulez vraiment faire la bombe, évitez le gros sel », m'a conseillé le professionnel. J'ai ajouté des grenades bien mûres et un peu de roquettes.

J'ai préparé de longs couteaux pour les clients qui voudraient manger du lion. J'ai considéré que l'atome (de chèvre ou de brebis) pourrait très bien suffire pour ceux qui voudraient désert, qui n'auraient pris que le plat de résistance ou qui n'auraient pas voulu tout gober.

Je sais que les clients aiment ça mais en tant que chef, il n'y a pas de raison que je trinque, même si, par ailleurs, je partage des canons avec mes proches.

En fin de service (j'en allongerai la durée, si nécessaire), à ceux qui meurent encore de faim, je proposerai de manger les pissenlits par la racine. Quant aux râleurs, je les enverrai trouver meilleure mine ailleurs.



je sème à tout vendre

©assée, La graine

saint médard grand pissard

La luxuriance du printemps, la verte saturation d'un mois pluvieux, nous étions absorbés dans la contemplation du jardin, les essences subtiles flattant nos narines, l'industriel ballet des insectes et les oiseaux s'affairant à la recherche de subsistance ; la veille nous avions découvert dans le compost une femelle hérisson allaitant ses trois ou quatre petits, on s'était émerveillé de les surprendre là en trois dimensions, palpitant de vie dans l'entêtante odeur de pourriture.

J'étais penché sur une fleur de sauge (*Salvia grahamii*). J'épiaï une grosse abeille et m'amusais de son manège hésitant, se posant sur cette fleur trop petite pour son gabarit puis décrochant de son orbite pour revenir enfin dans l'axe des pétales rouges, résolue à se faire le coup de l'étrier.

Et j'ai remarqué son dos poilu. À la place des traditionnelles rayures jaunes et noires figurait un M très nettement dessiné, un M en poils noirs sur fond de poils jaunes. Je pince le bras de ma fille et elle me dit : « le sigle indique que cette ouvrière appartient au conglom MonsanBio®, ça fait partie de leurs toutes dernières créations ».

J'étais soudain nerveux « Tu es sûre qu'on a le droit de l'avoir chez nous? J'ai déjà eu assez de problèmes avec l'administration phytosanitaire pour pouvoir conserver trois malheureuses plantes traditionnelles... je voudrais pas voir débarquer les brigades du GenGen ici »

« Désstresse Dad, l'insecte doit être déficient, il est normalement programmé génétiquement pour ne butiner que les variétés du conglom ».

KILL KILL KILL THE POOR...

« Bon, y'en a, leur kif c'est les diams, d'autres, c'est le pétrole ou la came. Moi, je suis dans l'agriculture, ça doit être rapport à mes ancêtres. Donc, mon truc c'est le végétal, la graine, le bazar génétique de la plante. Tu peux pas faire plus grand avec aussi petit. Alors avec des traités écrits par des mecs à nous, des cerveaux de la pinaille, des cracks du fromage de tête, issus des meilleures écoles, ni vu ni connu j'tembrouille! J'arrive dans un bled avec mon équipe et on rafle tout ce qui ressemble à une plante qu'on n'a pas déjà.

Y'en a, t'imagines pas ce qu'on peut faire avec, et je te parle pas de planer un coup, les vieux y se soignent avec ! Nous on envoie les graines dans nos labos. Là, on a des équipes qui tripataouillent là-dedans et grâce à ça on peut déposer un brevet et c'est à nous.

Le premier fils de pute qui va essayer d'utiliser nos graines sans avoir raqué avant, on a des gars qui sont spécialisés dans la persuasion, disons qu'on peut le déguster de l'agriculture sévère. Bon, la plupart du temps ça pose pas de problème, pasque les ploucs on les a tellement embrouillés avec nos brevets et la menace de procès qu'ils vont se jeter dans leur puits plutôt que de se rebiffer.

Y'a bien ce salopard de Percy Machinchose dans l'fin fond de son trou merdique du Saskatchewan, qu'a essayé de nous faire du tort mais on lui a bien pourri la vie. On a pas trop insisté pasque c'est un canadien et que les infos vont vite là-bas et qu'on voulait pas que ça s'ébruite trop, du coup j'irais jusqu'à dire qu'on a été lésé cette fois là. Mais on a tellement l'embarras du choix sur nos destinations que ça en devient gênant.

Ah oui, pasque faut qu'j'vous dise, on fournit aussi des semences aux paysans. Une fois qu'ils n'ont plus le droit d'utiliser leurs misérables graines qui leurs donnent des légumes tous tordus

tous tâchés que ça fait de la peine à voir, on leur propose nos solutions. Nos supersemences des familles, élaborées dans nos labos par la crème du gratin des grosses têtes passées par le top 5 des centres de génie génétique. Tout de suite les pécores ça leur inspire un certain respect, pasqu'ils sentent bien ce qui va avec : le progrès, la clim', la parabole et les grosses emmerdes s'ils rechignent. Bon et puis on leur fourgue avec toute la gamme des produits qui vont bien pour que ça pousse au poil, sans insecte, sans parasite, clean avec au bout des tonnes de beaux légumes bien présentables qui leur foutront pas la honte quand ils vont les vendre!

Évidemment t'as toujours des chichiteux qui se lamentent pasque nos graines tu peux pas les ressemer pour une autre récolte, et pasque ça les rend malades et qu'ils comprennent pas pourquoi ils doivent raquer pour des graines vu qu'au départ c'était leur boulot. Bon, ça, les jérémiades, je peux plus, alors pour s'occuper des pleurnichards, je délègue. Pour ça aussi on a des gars compétents qui sont sortis des prisons les plus prestigieuses. Au fond, on est un peu comme une grande famille bien organisée. On a des intérêts communs.

Alors tu vas me dire vu que chez eux c'est plutôt traîne-misère et compagnie, où c'est qu'ils trouvent le pognon ?

C'est là que la combine est géniale, c'est leur état qui va les subventionner par de l'argent qu'on leur prête. On s'est équipé niveau financier avec d'autres grosses têtes sorties des plus grandes universités, on a créé des sortes de banques spécialisées, pour traiter avec ces pays là.

Y'a bien quelques rouges qui commencent à gueuler que la dette est injuste et gnagnagni et gnagnagna mais le temps qu'ils aient fait deux-trois forums sur la question on aura fait cracher les paysans jusqu'au dernier.

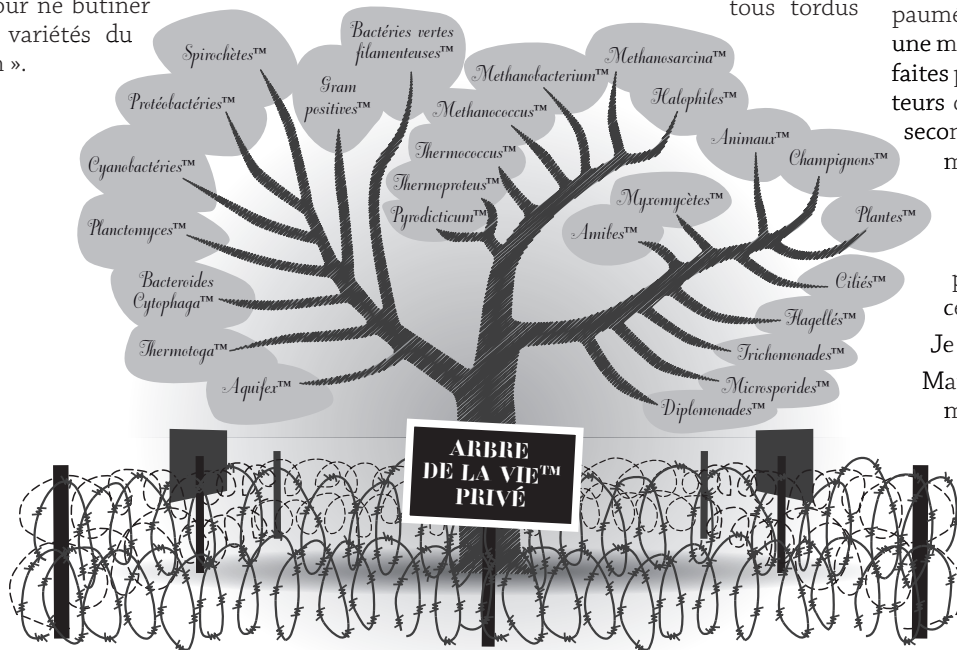
Et s'ils se barrent ? S'ils quittent leur bled paumé où ils suent sang et eau pour gagner une misère ? Ils s'installeront dans des villes faites pour eux, deviendront des consommateurs comme les autres, ce sera comme un second karma. Là ils essayeront d'autres métiers ; je dis pas que ce sera facile.

Mais pour tenir le coup, ils pourront acheter des produits à base de graines développés dans nos laboratoires pour pas avoir faim, soif ou froid ou qu'est ce que j'en sais ?

Je te choqe ?

Mais bordel ! On est dans le business merde ! Le business !!! Me dis pas que tu fais partie de ces fiottes qui réclament de l'éthique dans le marché ou je sais pas quel fantasme de coco, putain, mais tu viens de quelle foutue planète ?

On est là pour les graines ! ON LES VEUT TOUTES ! »



Les graines de La Discorde

À l'opposé des produits vendus par les grands groupes agro-alimentaires, des associations, des regroupements d'agriculteurs, des scientifiques, de simples citoyens, se battent pour promouvoir des variétés anciennes de semences. C'est le cas de l'association Kokopelli basée à Alès. Depuis 1999, elle distribue des semences issues de l'agriculture biologique et mène des actions visant à la préservation de la biodiversité (envoi de semences dans certains pays du tiers-monde, parrainage de plantes menacées d'extinction, sensibilisation à une agriculture respectueuse de l'environnement et des hommes).

En décembre 2005, suite à une plainte de la société Graines Baumaux pour « *vente de variétés interdites non inscrites au catalogue officiel et distribution de plantes, susceptibles de se développer sur un continent qui n'est pas le leur sans aucun contrôle des autorités nationales, à des jardiniers amateurs* », l'association est assignée en justice.

En février 2008, l'association est condamnée à verser 12 000 euros aux dévoués grainetiers Baumaux et 23 000 euros à l'état français et à la fédération des industriels de la semence (FNPSPF).

Sur le site internet de Kokopelli, Raoul Jacquin, paysan et membre de l'association signe un communiqué rageur sur l'issue de cette affaire :

« L'association propose aux jardiniers, aux paysans, d'être autonomes et responsables, face au vivant. (...) Le plus grand grief (sous jacent) fait aux semences anciennes ou de pays, est d'être reproductibles et qui plus est adaptables à de très nombreuses conditions de cultures, sans le soutien de l'agrochimie. (...) Ce qu'il faut retenir de ces condamnations, c'est la volonté affichée d'éradiquer les alternatives techniques et semencières autonomes. »

Combien de fois avons-nous plaisanté un peu naïvement sur la privatisation de l'air ? C'est la prochaine étape, non ?

Une forme de résistance passe par le soutien aux assos militantes comme Kokopelli : en devenant adhérent, en se fournissant auprès d'elles en graines pour la jardinière de balcon, le potager, la parcelle communautaire, en échangeant des semences avec un voisin, une lointaine tata qui ne sait quoi faire pousser dans son jardin, en participant aux actions de veille écologique et citoyenne (voir leur site), en protégeant une variété menacée.

Les idées pour réagir ne manquent pas, elles ne demandent qu'à germer chez soi, dans le quartier, en classe ou au boulot.

En attendant de voir le jour rêvé où des députés feront voter une loi proscrivant purement et simplement toute possibilité de breveter le vivant.

Mon santo qui es odieux
reste dans ton laboratoire,
épargne nos semences comme
nous nous épargnerons d'avoir
à subir les tiennes

Saint Genta ne pillez plus
le vivant pour nous, et délivrez nous
de votre emprise sur nos champs



ta semence sera mienne

Joie et trompettes : la planète frémit d'un soupir de soulagement, car « le monde est un endroit plus sûr désormais ». Désormais ? Depuis ce jour de février 2008 où est inaugurée l'Arche Verte, l'Arche de Noé Végétale, le Doomsday Seed Bank (coffre à graines pour le jugement dernier – *doomsday*), l'Eden Glacé, le Svalbard Global Seed Vault, le Grand Congélateur Suprême (selon votre camp, choisissez le nom qui vous convient). C'est Carl Fowler qui parle, le patron du Global Crop Diversity Trust (GCDDT), un machin énorme financé par des états et des multinationales, lié par convention à des institutions internationales, et animé par des gens qui ne sont pas désignés par le suffrage populaire, mais qui sont suffisamment soucieux de l'avenir de l'humanité pour la mettre à l'abri d'un cataclysme probable en enfermant pour les congeler des millions de semences dont on pourra se servir si elles venaient à manquer un jour.

Car « nous espérons et œuvrons pour le meilleur, mais nous devons nous préparer au pire » nous prévient José Manuel Barroso. C'est vrai que « la diversité génétique s'appauvrit » du fait, nous révèle le Nouvel Obs, « des maladies, du changement climatique ou encore des activités humaines ». On aime la pudeur lénifiante du pisser copie de service : les « activités humaines » ? Lesquelles ? Qui est assez cinglé dans le monde pour détruire la source de notre survie ? Les archaïques

que nous sommes s'empressent de brandir le flambeau de la rébellion et de dénoncer en vrac les trusts géants de l'agrochimie, des biotechnologies (ou plutôt : nécrotechnologies) et de l'agro-industrie que sont DuPont/Pioneer Hi-Bred, Syngenta, Monsanto. Mais nous sommes mauvaise langue, puisque ce sont eux qui financent, avec la Norvège, ce gigantesque frigo enfoui sous les roches et le permafrost du Svalbard, territoire norvégien. Quand on apprend en plus que Bill Gates et Rockefeller, par l'intermédiaire de leurs fondations, y vont de leurs dollars gagnés à la sueur de leur front, nous sommes vaincus : tous ces crânes d'œufs qui œuvrent pour le progrès ne peuvent pas avoir de mauvaises intentions, aussi serait-il mal venu de voir dans leur engagement un quelconque complot qui viserait à leur garantir l'accès exclusif à la survie de l'humanité une fois que la diversité génétique sera définitivement éteinte par les « activités humaines ». Ce jour-là, nous pourrions aller frapper à la porte de ces généreux conservateurs pour demander une poignée de graines, histoire de manger un peu à la fin du mois. Et il nous les donneront, c'est sûr, sans contrepartie d'aucune sorte. Ils sont vraiment trop *cools*.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la planète, en Inde, la physicienne Vandana Shiva active depuis 20 ans des réseaux bénévoles de femmes et de paysans pour constituer des conservatoires de semences, de façon à préserver la diversité des riz locaux, soustraire les producteurs aux diktats des semenciers OGM, résister à la privatisation du vivant. Sous prétexte que « préserver les semences est notre devoir et que partager les semences est notre culture », cette dame prétend s'élever contre les géants du business transnational. Encore une révoltée idéaliste qui impute aux « activités humaines » de Monsanto les milliers de suicides paysans qui animent la vie locale de son pays et qui, par égoïsme aveugle, refuse de confier ses petites graines à nos pères protecteurs. Pfff... Elle ne comprend vraiment rien à l'agriculture, s'énervent Bill Gates.

Sous l'épave est la plage

Au Sahel, les pluies de mousson ne se produisent pas et lors de l'année 1968, les pluies seront inférieures de 17 à 45 % en Mauritanie : c'est le début d'une longue période de sécheresse qui ne s'achèvera réellement qu'en 1988. S'ils apprenaient à moins nettoyer leurs bagnoles...



TA GUEULE ! N°6 HIVER 2009

VOUS reprenez bien un bout de chemin ?

Il y a deux ans, dans le tract destiné à annoncer la naissance de l'Égaré, nous écrivions : « Un journal fait par des amateurs, sans pub, sans subvention, sans sponsors peut-il survivre au delà de son numéro 0 ? ». La réponse est oui : nous voilà au numéro 5. Ce qui fait 6 parutions avec le 0. Toutes financées par les seuls abonnements de nos lecteurs et quelques ventes de-ci de-là.

Et maintenant ? Plus de sous. Rien. Nos derniers euros, nous les avons consacrés à ce numéro, plus petit, imprimé par un autre procédé qu'à l'habitude, moins onéreux.

Le numéro 6 ? Il sortira. Ainsi que les suivants.

On ne sait pas encore à quoi ils ressembleront, mais ils sortiront. On fera des photocopies, on les copiera au carbone, on les gravera dans le bois, la pierre, l'argile, mais ils sortiront. Parce que nous l'aimons, notre Égaré, avec ses défauts et ses bizarreries.

Nous sommes bénévoles, nous ne sommes pas nombreux, nous ne cherchons pas à gagner de l'argent.

Nous ne savons pas si l'Égaré est utile. Mais nous faisons le pari qu'il peut l'être.

Alors abonnez-vous, réabonnez-vous, envoyez-nous votre part d'héritage, une carte postale, une lettre d'amour, les adresses de vos amis, achetez notre stock, semez des Égarés partout et guettez les premières fleurs.

Et si vous avez un peu de temps libre, relisez la page 16 du numéro 4 : nous avons plein d'activités à vous proposer.

Enfin, nous tenons à présenter nos excuses à nos abonnés pour le retard que nous avons pris sur ce numéro.

Merci à tous.

Et bon courage pour tout.

Des bouquins, des ouvrages, des films, des sites, qui ont nourri, parmi d'autres, de près ou de loin, ce numéro :

Les sillons de la colère - la malbouffe n'est pas une fatalité, André Pochon, La Découverte, 2006

Rural, Chronique d'une collision politique, Etienne Davodeau, Delcourt, 2001

La Terre, hebdomadaire communiste de défense des paysans

Semences de Kokopelli, Dominique Guillet, 8^e édition, 2008

D'amour et d'eau fraîche, T.C. Boyle, Grasset, 2003

L'empire du moindre mal, J.C. Michea, Climats, 2007

L'émeraude des Garamantes, Théodore Monod, Actes Sud Babel, 1999

L'empire de la honte, Jean Ziegler, Poche, 2005

Ecologica, André Gorz, Galilée, 2008

L'homnivore, Fischler, Seuil

Le Banquet, Platon

Le Satiricon, Pétrone

We feed the world, réalisé par Erwin Wagenhofer, en DVD aux éditions Montparnasse

Le rapport 2007 de la Cimade sur les centres de rétention administrative www.cimade.org

www.kokopelli.asso.fr : le site de la libération de la semence et de l'humus, une présentation exhaustive des différentes actions menées par l'association, le compte-rendu de leurs démêlées avec la justice et des textes de fond sur les nécro-carburants, l'érosion génétique, la désertification, le brevetage du vivant, etc...

GRAIN se présente comme « une ONG dont le but est de promouvoir la gestion et l'utilisation durables de la biodiversité agricole fondées sur le contrôle exercé par les populations sur les ressources génétiques et les connaissances locales. » www.grain.org

Rural radio est un projet d'information radiophonique à destination des agriculteurs et des communautés rurales d'Afrique, il consiste en émissions thématiques autour de dossiers liés à l'agriculture. ruralradio.cta.int/fr

realisance.afrikblog.com sur les missions au Congo Belge

www.histoire-immigration.fr : la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI)

abonnement : 4 numéros : 8 €

NOM :	Prénom :
Adresse :	
Mèl :	
☐ J'apporte à D'après l'Égaré un soutien de€ ☐ Je m'abonne à D'après l'Égaré et je vous joins un chèque de 8 € ☐ Je commande x exemplaires du n° 5 de D'après l'Égaré : ... x 2 € + frais de port : 4 € = €	

anciens numéros :

- | | |
|--|--|
| ☐ Zéro : épuisé | ☐ Trois : L'urgent ne fait pas le bonheur (2 €) |
| ☐ Un : L'Émoi du Moi nous noie (2 €) | ☐ Quatre : Mon ailleurs is rich (2 €) |
| ☐ Deux : Faire Ensemble, pas faire semblant (2 €) | |

Les chèques sont à libeller à l'ordre de : L'Astrolabe du Logotope

« D'après l'Égaré, »

est une publication vaguement trimestrielle de l'Astrolabe du Logotope, asso loi 1901.

10 rue du Cimetière, 44620 La Montagne
le-logotope@orange.fr - 06 13 77 07 02

Étaient présents à l'escalier :

Joël Person, Fabrice Marchal, Gaëlle Gouëdic,
Michel Decha, Éric Mouton, Éric Balssa,
Nicolas Fosset.

Directeur de la publication : Éric Balssa

Dépôt légal : à parution

ISSN : 1955-0316

Imprimé à 500 exemplaires sur papier recyclé par
Graphicom, 44830 Brains

Prochaine parution : le n° 6 hiver 2009